

PRÉSENTATION

Il y a des livres qui racontent des histoires inventées, d'autres qui éclairent la dimension fictive de la réalité. *Qu'as-tu fait de tes frères?* est le roman vrai d'un enfant qui eut douze ans en 68, se livra aux expériences sexuelles, politiques et hallucinogènes propres aux années 70, avant de s'épanouir individuellement dans les années 80. Il est aussi le roman vrai d'une fratrie dont les quatre membres firent sécession, tentèrent de « tuer » à tour de rôle leur père avant d'affronter le spectre de l'autodestruction. Il est enfin le roman-fleuve d'une génération qui se pensa en termes collectifs et défia si bien les valeurs familiales et la morale établie qu'elle finit par vivre dans des bulles échappant à toute réalité : la fiction, je vous le répète.

J'ai vécu ces années de poudre en somnambule. J'avancais les yeux mi-clos, comme en rêve, sans avoir le moindre but. J'ai connu des hommes et une femme, volé aux étalages et dormi à la belle étoile, navigué entre de faux psychanalystes et des travestis savants, des penseurs défiant la police et des brigadistes en herbe. Tout en allant contre les lois, il me semblait obéir à un plan caché, sans doute parce que je savais être un personnage de cette

génération. Dans mon assurance naïve, j'avais l'impression d'être en permanence filmé par des caméras chargées d'enregistrer les modifications affectant non seulement ma personne, mais la société. Ce livre s'est presque fait de lui-même : je n'ai eu en qu'à le « débobiner ».

Destiné à un brillant avenir scolaire, Pierre, notre aîné, a entamé alors un voyage mélodramatique vers la folie. Second de la fratrie, Philippe a vécu en voyageur, en militant, en dissident puis en clochard avant de s'épanouir dans l'intelligence cinématographique. À ces deux aînés tragiquement disparus, l'un en se suicidant dans la ville natale de notre père l'autre en disparaissant au large de la Corse, l'île de notre mère, j'ai survécu avec un mélange de discipline, de joie et de culpabilité. J'ai cherché la reconnaissance à travers mes livres, tout en craignant d'usurper leur réputation. Je me reproche de ne pas avoir su les aider à vivre, mais je dois reconnaître aussi que leur disparition m'a permis de me faire une place au soleil. Je ne les ai pas tués, j'ai juste su profiter de leur mort.

Ce livre est un acte de foi dans les pouvoirs de métamorphose de la vie et de résurrection de l'écriture. J'aimerais qu'il soit aussi un tombeau de lumière pour ces frères qui m'élevèrent dans le culte de la littérature, mais qui crurent si fort au livre qu'ils s'interdirent longtemps de publier. Comme si seuls des esprits supérieurs, sans lien avec la vie réelle, avaient le droit de figurer dans les librairies.

Je veux exister de mon vivant.

J'aimerais qu'on pense à eux de temps en temps.

Claude ARNAUD

EXTRAIT 1

Vous errez à la lisière d'une grande ville, dans une zone annexée un siècle plus tôt, sans qualités ni couleurs, étrange, presque indéfinissable...

Il est minuit, vous êtes au milieu de nulle part, à la sortie ouest de Paris.

Pas un chat dans les rues, ni voiture ni passant, seule la veilleuse d'un taxi en maraude vous fait signe : un vrai Finistère, cette porte de Saint-Cloud.

Vous traversez un jardin public désert. Érigée sur neuf étages, une barre de béton chevauche la frontière avec Boulogne-Billancourt : deux rues passent entre ses jambes, à deux cents mètres de distance...

Vous arrivez enfin en vue du 35 avenue Ferdinand-Buisson.

Approchez sans bruit de la cage vitrée de l'entrée.

Rejoignez le 8^e étage de l'escalier B et insérez la clef Fichet à trois têtes qui commande la barre Hercule. Palpez le mur de votre main gauche, jusqu'à sentir l'interrupteur : vous découvrez un 4-pièces clair, nu et fonctionnel comme une maquette d'architecte dont les fenêtres donnent d'un côté sur Boulogne-Billancourt, de l'autre sur la toute fin du XVI^e arrondissement, que les agents immobiliers appellent *le mauvais XVI^e*, un quartier décoté.

Passez l'entrée et gagnez le salon garni de meubles des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles – des copies pour la plupart, mais n'en dites rien aux parents, cela les peinerait. Prenez les patins, avancez sans bruit dans le couloir et entrebâillez la première porte à droite :

vous tomberez sur un châlit de bois suédois à deux étages.

En bas du lit gigogne, dans un pyjama en Tergal qui le gratte, un garçon de huit ans lit *Ils arrivent !*, une histoire de la percée allemande de juin 40, tout en portant à ses narines les doigts de sa main gauche; à l'étage, son frère aîné Philippe, le front plissé, dévore *les Mémoires d'Outre-tombe*.

Poussez discrètement la double-porte qui mène à la chambre jumelle, toujours sans faire de bruit: Pierre, l'aîné, lit Thucydide, un gros dictionnaire Bailly ouvert sur le mot *polemon* afin de parfaire la version grecque qu'il doit rendre le lendemain.

Les trois corps sont orientés sud/sud-ouest, en direction de Billancourt et des usines Renault, dont les toits en triangle se découpent dans l'encoignure de la fenêtre. Ils ne rêvent pas, ils lévitent entre les défilés des Ardennes où se ruent les blindés de Guderian, l'ambassade de France à Rome avec l'envoyé de Charles X, et la capitale de Périclès, en pleine guerre du Péloponnèse. Des appels à la mobilisation et à la Résistance, ponctués de salves tirées par les orgues de Staline, résonnent dans leurs têtes survoltées; reliés par le cordon ombilical des livres, ils incubent les mêmes canonnades – l'appartement est pourtant silencieux.

Sortant de la grande chambre donnant sur la capitale, un homme de haute stature, en pyjama de soie rayée, se rue pour les surprendre. Les lampes de poche rentrent sous les draps, les respirations se figent, les trois frères retombent d'un coup sur terre.

Furieux d'être à nouveau désobéi, le père dérape sur le parquet tout juste ciré, tente de se rattraper à une poignée et se casse le nez en tombant sur le parquet. Il se relève péniblement, découvre avec gêne le sang qui poisse ses semelles, déverse sa colère contre cet aîné qui met sa santé en péril et donne *le pire exemple* à ses cadets, promet des sanctions.

Il ignore que ce sont ses derniers mois de bonheur.

EXTRAIT 2

Je traverse le boulevard Malesherbes, au sortir de la caserne, quand je tombe en arrêt devant un aveugle qui attend, stoïque, près d'un feu de signalisation.

Je le dévisage avec incrédulité et me rends à l'évidence ; cet homme est bien mon frère aîné.

Je lui demande ce qu'il fait là.

-J'attends qu'on m'aide à traverser, répond Pierre, sur un ton embarrassé.

-Mais qu'est-ce qui t'arrive ?, ajouté-je en lui prenant le bras.

-Rien, je vis comme ça. Ça te dérange ?

La glace peine à fondre, je dois lui réaffirmer que chacun agit comme il l'entend, je finis par susciter quelques confidences...

Il se sent bien, depuis qu'il vit en aveugle. Il fait de nombreuses rencontres, et en tire un peu d'argent parfois. Il arpente les beaux quartiers et une fois à un carrefour très fréquenté, fait teinter les feux de signalisation en balayant l'air de sa canne. Puis il attend qu'un agent de la circulation le prenne par le bras.

Plutôt heureux de mon apparition, pour finir, Pierre me confie qu'il aime voir une vieille dame l'empoigner d'autorité pour le faire traverser dans les clous, comme ça lui est arrivé au carrefour Pleyel.

Je l'entraîne dans un café voisin de l'église Saint-Augustin pour essayer d'en savoir plus.

Il m'affirme avoir commencé par voler une canne de marche, dans les sous-sols du BHV, pour la peindre en blanc. S'être rendu

dans les couloirs du métro Franklin-Roosevelt, où un aveugle chante toujours en s'accompagnant d'un mini K.7., et avoir attendu qu'il ait fini pour lui proposer de l'aider à rentrer chez lui. Quand la rame est entrée dans la station, il lui a arraché des mains sa canne télescopique, le tout dernier modèle homologué. Un touriste américain s'est interposé, il l'a frappé pour se dégager....

À son expression, je comprends que Pierre dit vrai.

Le vol n'est pas son seul motif. Il prend autant de plaisir à remonter à l'aube la rue de l'Université, armé d'un rouleau d'adhésif noir, en barrant d'un X les sens uniques qui gardent cette artère étroite. Il attend alors, protégé par sa canne blanche, les premiers heurts entre automobilistes.

Notre père pense à son beau-frère, qui divague sur les routes de Corse. Je hausse les épaules : mon frère n'a rien d'un fou. En défaisant la personnalité que son père l'a obligé à construire, il s'est au contraire libéré d'un poids. Le personnage qu'il compose est certes d'emprunt, mais il en est l'auteur unique, et s'il paraît parfois en perdre le contrôle, c'est à la façon de ces romanciers qui vont partout disant que *leurs personnages leur échappent*, qu'ils mènent leur vie propre et les tire par le bras. Quand Pierre se rend au musée Guimet et interrompt une conférence sur le Tibet en hurlant : « Cet homme est fou, le Tibet n'est pas situé au cœur des massifs himalayens ! », c'est en sachant bien que personne n'osera s'en prendre à un aveugle, et en savourant d'avance son effet. Et quand il se mêle à une messe en murmurant, avec des airs de conspirateur : *Le gendarme porte la moustache, le gendarme porte la moustache*, c'est avec l'assurance qu'aucun fidèle ne prendra jamais le risque de souligner son infirmité.

Ne tient-il pas là la preuve que tout n'est que rôles et simulacres, mensonge et imposture ?

La complaisance de mon aîné me dérange pourtant, à l'occasion. Ainsi quand il me raconte comment, dans le Jardin des Poètes de la place d'Auteuil où notre mère aimait lire durant sa maladie, il s'installe ostensiblement sur le banc faisant face au parc où jouent des enfants. Intriguée par ses lunettes et sa canne, une petite fille s'approche, le dévisage avec embarras en faisant voltiger ses nattes, puis accumule les grimaces pour s'assurer qu'il ne voit pas ; Pierre se penche alors pour lui souffler à l'oreille : "Va dire à ta maman que tu es très laide".

Notre père s'arrange pour qu'un médecin de la Cité Universitaire le voie. Le praticien déclare notre frère schizophrène et prescrit une brève hospitalisation, afin d'affiner son diagnostic. Celui-ci me paraît d'autant plus suspect que le médecin s'est appuyé sur nos antécédents familiaux pour le délivrer.

Je demande avec Philippe une contre-expertise, mais Pierre s'y oppose. Par précaution, il se cache sur la péniche de l'Armée du Salut, quai d'Austerlitz, ou s'en va dormir dans les escaliers des immeubles de Neuilly - les digicodes n'existent pas encore. Je commence à penser que quelque chose ne tourne pas rond; Philippe lui-même reconnaît que Pierre prend trop au sérieux son rôle d'errant métaphysique. Il faut ramener notre frère à la réalité.